

**M**ANON AVAIT BAISSÉ SA VITRE et le coude appuyé à la portière elle contemplait la mer. Les yeux plissés sous l'effet du soleil, elle tentait d'apercevoir les îles à l'horizon en respirant l'odeur d'iode qui montait de la plage.

– Quel temps merveilleux, dit Vincent. Nous avons de la chance.

Il avait ralenti quand le ruban bleu de la Manche était apparu après le dernier virage, et maintenant il longeait tout doucement la promenade pour que Manon profite du spectacle.

– Tu es contente?

Manon s'est retournée et l'a dévisagé sans répondre, puis à nouveau elle a regardé vers le rivage.

Hier soir elle pensait renoncer à ce voyage pour rester seule quelques jours, loin de Vincent, et réfléchir à ce qu'ils allaient devenir. Mais ce matin – et même si elle risquait de le regretter –, la fatigue, la moiteur de l'air et les nuages au-dessus de Paris l'avaient décidée à faire son sac et à partir.

« Dormir et s'aérer », songea-t-elle alors comme si elle se fixait un but pour le week-end.

Arrivé au bout de la promenade Vincent a contourné le rond-point orné d'un drapeau normand avant de s'engager, à une centaine de mètres de là, sur un chemin ombragé qu'embaumait la résine de pin.

– Nous y sommes, annonça-t-il en se garant devant la Villa Dalila.

**C**LAIRE A GLISSÉ LE SÉCATEUR dans la poche de son tablier et s'est approchée, un sourire aux lèvres.  
– Regardez, dit-elle en montrant le bouquet de roses qu'elle tenait à la main, ce que je viens de cueillir pour vous.

Vincent a embrassé sa mère puis Claire a serré Manon dans ses bras.

– Comment vas-tu, ma belle? Ravie de t'accueillir ici.

Malgré des invitations renouvelées, c'était la première fois que Manon venait à la villa, et elle observait avec curiosité la façade blanche de la maison et le jardin planté de pins, d'hortensias, de tamaris et de rosiers, dont les allées de gravier descendaient en pente douce de chaque côté de la pelouse et se rejoignaient devant une barrière qui accédait à la plage. Mais Manon, depuis l'endroit où elle se trouvait, ne pouvait voir le hangar blotti derrière une haie fraîchement taillée.

– Vous êtes là et on ne me prévient pas! Qu'est-ce que c'est que cette maison?

Jean, après avoir surgi par une des portes-fenêtres du salon, a donné une tape affectueuse à son fils et pressé contre lui sa fiancée.

– La route a été bonne? Il n'y avait pas trop de monde?

Le teint hâlé, Jean était chaussé de baskets et portait un pantalon de treillis et une chemise en lin qui soulignaient sa carrure d'athlète et laissaient entrevoir le baroudeur habitué à sauter d'un avion à l'autre pour aller tourner ses reportages aux quatre coins du monde.

– Depuis une heure, ton père faisait des allers et retours jusqu'au portail pour guetter votre arrivée! raille Claire comme si elle parlait d'un enfant ou d'un chien.

Le bonheur des retrouvailles transfigurait Jean, et tandis qu'il entraînait tout le monde vers la villa en embrassant Manon pour la seconde fois, ses yeux, où brillait une lueur de joie, paraissaient encore plus bleus.

Dans la maison flottait une odeur de poisson et de légumes. Vincent a déposé les bagages au pied de l'escalier et jeté un coup d'œil dans la cuisine.

– J'espère, dit-il à sa mère, que tu ne t'es pas compliqué la vie.

Claire s'était éclipsée et Manon inspectait le salon. Les fauteuils club, le vieux canapé Chesterfield, les bibelots, les photos alignées sur la cheminée, les lampes installées çà et là, et les objets rapportés de voyages,

comme la peau de tigre à la gueule ouverte allongée sur les tommettes, ou la peinture brésilienne au dessin naïf accrochée entre deux portes-fenêtres : tout, ici, était élégant, et Manon songea que cette pièce sans ostentation ressemblait à l'appartement des Lavigne, rue Notre-Dame-des-Champs.

Claire, débarrassée de son tablier, apportait des olives et des biscuits salés.

– Un peu de champagne ?

Jean a ouvert la bouteille de Pol Roger qu'il avait mise à refroidir dans un seau à glace et il a rempli les coupes posées sur un plateau. Installés en face de lui, Manon et Vincent apercevaient sur la terrasse la table du déjeuner dressée sous un parasol.

– Tu n'es pas raisonnable !

Manon, au moment de trinquer, venait de sortir de sa poche un paquet qu'elle tendait à Claire. D'un geste prompt celle-ci a arraché le papier de soie et admiré dans le creux de sa main un chat bleu aux yeux jaunes en émail monté en broche.

– C'est ravissant ! s'exclama-t-elle en accrochant aussitôt le bijou à sa robe.

Claire se tenait devant le miroir du salon.

– Maintenant que j'en ai la garde, se demanda-t-elle, les yeux fixés sur la broche, comment vais-je appeler ce petit chat ?

Revenue s'asseoir, elle a embrassé Manon.

– Je l'adore. Merci beaucoup, ma chérie.

– Et mes boucles d'oreilles ? plaisanta Jean.

La bouteille de champagne était vide. Claire a profité de ce que Jean et Vincent finissaient leurs coupes pour emmener Manon à l'étage. Elle lui a montré au passage la salle de jeux de Vincent quand il était enfant, et arrivée au bout d'un couloir décoré de tissus africains elle a poussé la porte d'une chambre où flottait une odeur d'encaustique.

– J'espère que vous y serez bien, dit-elle en promenant son regard à travers la pièce.

En raison des tensions avec Vincent et du besoin d'isolement qu'elle éprouvait en ce moment, Manon, durant ce séjour, aurait préféré dormir seule. Cependant, elle était soulagée que le lit fût plus large que celui qu'ils partageaient à Paris. Elle a remarqué, dans un vase, sur la commode, les roses cueillies tout à l'heure, et en a voulu à Vincent d'avoir laissé sa mère monter seule leurs bagages.

– J'en suis sûre, répondit-elle après que Claire lui eut désigné la salle de bains où était affiché le poster d'une de ses photos prise aux Açores en 1984.

Les deux femmes étaient maintenant accoudées à la fenêtre ouverte sur le jardin, le ciel et la mer. Claire, souriante et douce, caressait du bout des doigts le poignet de Manon.

– Je suis heureuse de te voir dans cette maison, dit-elle. Je finissais par croire que tu ne viendrais jamais.

Depuis qu'elles se connaissaient, Claire manifestait à Manon une attention particulière, faite de petits gestes, de conseils et d'encouragements, et malgré leur différence d'âge, une amitié était née entre elles. Souvent, à Paris, elles se téléphonaient, déjeunaient ensemble ou se retrouvaient pour aller au cinéma ou à une exposition. Après avoir embarrassé Manon, l'habitude que Claire avait prise de l'appeler « ma belle » ou « ma chérie » pour lui dire son affection, aujourd'hui l'émouvait.

– Je ne sais pas pourquoi, j'avais peur que tu te décommandes à la dernière minute.

Une fois encore l'intuition de Claire étonnait Manon et lui donnait l'impression d'être transparente tant elle se sentait « lisible » face à la mère de Vincent.

– Eh non ! dit-elle. Me voilà !

Le beau visage de Claire était tout près du sien et ses yeux gris, assortis à ses cheveux mi-longs, la scrutaient comme s'ils cherchaient sur son visage à elle l'origine de son pressentiment.

– Tant mieux ! On va bien s'amuser !

Là-bas, l'éclat vert de la pelouse sous l'azur rendait le jardin féérique.

– Un peu de soleil te fera du bien. Et à Vincent aussi. Vous travaillez trop, mes enfants.

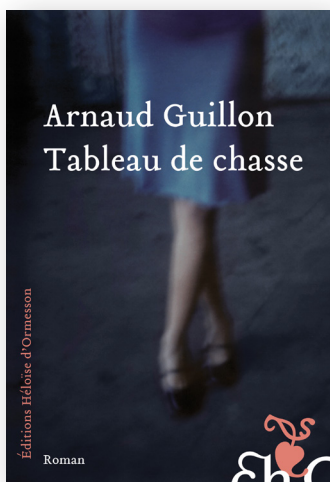
Claire a marqué un temps avant d'ajouter, comme si elle avait lu dans les pensées de Manon, tout à l'heure, dans la voiture :

– Sommeil et soleil, voilà ce qu'il te faut.

Était-elle sincère quand elle invoquait le travail pour expliquer la fatigue de Manon et de Vincent ? Malgré leur discorde, parvenaient-ils à donner le change au point que même Claire – pourtant si perspicace – ne se doutait de rien ? Manon avait du mal à le croire.

Elles ont quitté la fenêtre tandis que résonnaient sur la terrasse les rires de Jean et de Vincent.

– Allons déjeuner, ma belle. Tu dois mourir de faim.



Arnaud Guillon, *Tableau de chasse*  
Roman

208 pages | 17 € | ISBN 978-2-35087-296-4

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2015 | [www.heloisedormesson.com](http://www.heloisedormesson.com)